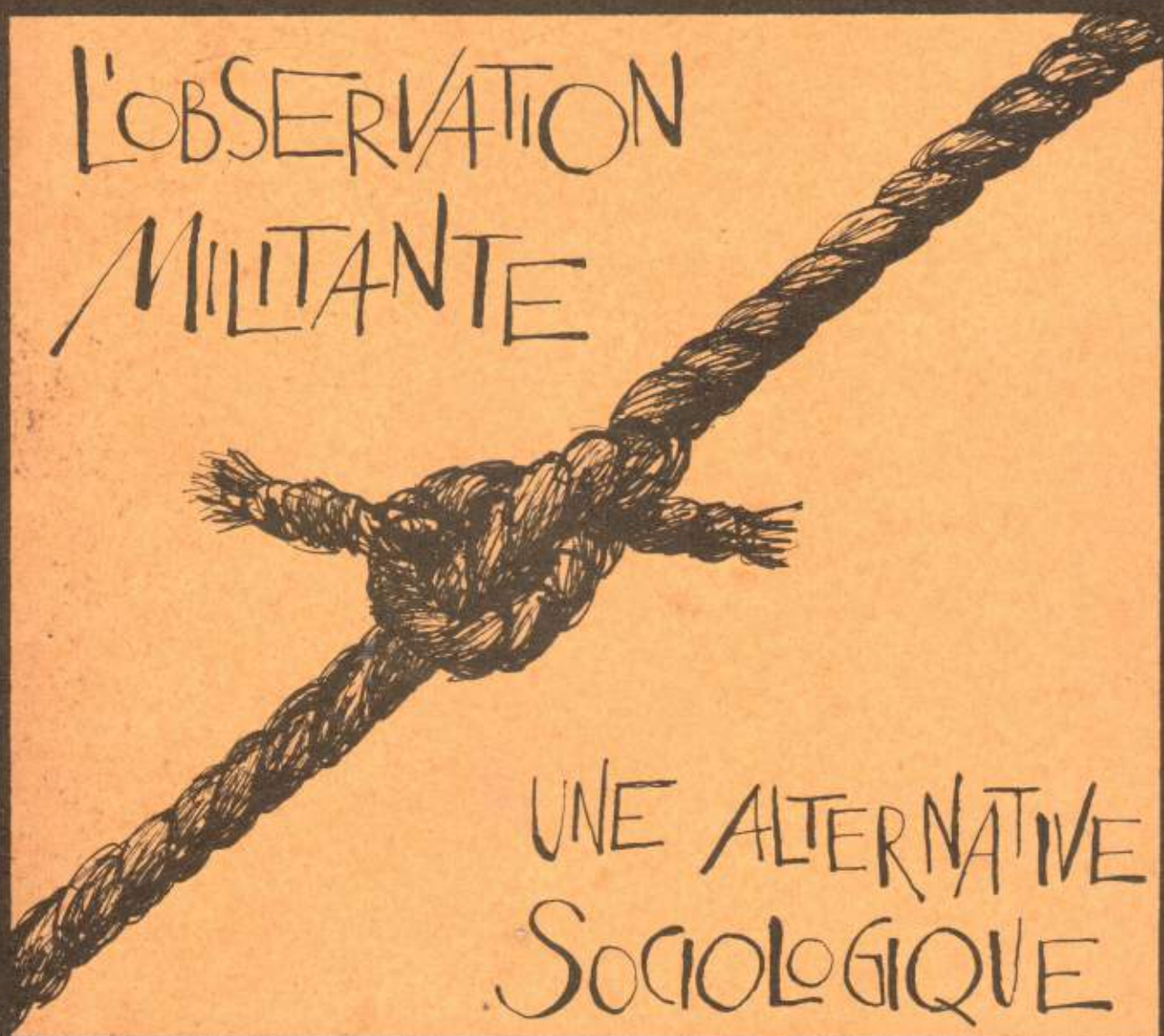


L'OBSERVATION MILITANTE



UNE ALTERNATIVE
SOCIOLOGIQUE

idac  document



Recherche scientifique et pouvoir politique

Le thème du présent document sera la présentation systématique de la méthode de l'observation militante que nous utilisons comme outil de travail dans nos recherches/actions.

Avant même d'entrer dans le vif du sujet, il nous paraît important de clarifier le sens que prend pour nous le mot recherche. Pour beaucoup, cette expression est associée à la réalisation par des spécialistes d'un travail volumineux et abstrait, à propos d'un sujet très particulier, souvent écrit dans un langage ésotérique. Ces entreprises de longue haleine se font d'habitude dans le cadre de l'Université où, dans la plupart des cas, elles ne signifient qu'une sorte de corvée par laquelle doivent passer ceux qui veulent accéder aux honneurs académiques. Toutefois, en dépit de tout le "savoir" que ces travaux contiennent, le plus fréquent

est que le produit final de ces années de labeur, après avoir été solennellement présenté lors d'une soutenance de thèse, aille se reposer tranquillement au fond des tiroirs des bibliothèques. Mais, plus récemment, à côté de ces recherches "inutiles", on assiste à la multiplication d'études ayant un but beaucoup plus précis et utilisable. En effet, différentes institutions, depuis des agences gouvernementales jusqu'aux corporations multinationales, mettent au point des recherches très sophistiquées pour mieux connaître la situation de groupes sociaux qu'on dit "défavorisés" ou "marginalisés". Ainsi, au Tiers Monde, des soi-disant experts en programmes de développement étudient les Indiens, les paysans, les populations tribales ou les pauvres des villes. En Amérique du Nord, des spécialistes en toutes les branches des sciences sociales analysent le comportement des minorités ethniques, tandis qu'en Europe occidentale les sujets d'étude préférés deviennent les travailleurs émigrés, les jeunes

contestataires ou les mouvements régionalistes.

Les "thèmes" peuvent varier, mais un seul schéma prévaut partout: les opprimés sont identifiés, mesurés, quantifiés, disséqués et programmés de l'extérieur par l'opprimeur. C'est toujours lui, l'opprimeur, qui détermine unilatéralement les buts de la recherche et les méthodes utilisées. C'est aussi lui qui décide tout seul de la destination à donner ou de l'usage à faire du résultat de la recherche. Les groupes "observés" deviennent de plus en plus de purs objets d'étude, inconscients de la manière dont on peut utiliser leurs réponses pour mieux les connaître et les contrôler. Selon l'expression d'un sociologue latino-américain, Gonzales CASANOVA, les problèmes étudiés ne sont point leurs problèmes: c'est plutôt les opprimés eux-mêmes qu'on étudie en tant que problème (1). En effet, pour ne citer que deux exemples, les programmes d'étude sur la "non-conformité" en Amérique latine, financés par les Universités et Fondations américaines, n'avaient pour but que la mise en place des politiques de contrôle des non-conformistes, de la même façon que les recherches sur la fécondité

aboutissaient toujours à l'implantation du contrôle de la natalité (2).

Or, dans l'équipe IDAC il n'y a pas de professionnels de la recherche, ni des spécialistes qui s'approprient certains sujets comme une chasse gardée. Nous essayons de faire en sorte que les textes que nous rédigeons reflètent notre travail quotidien d'action et de réflexion dans l'espoir qu'ils puissent servir de point de repère et outil de travail pour d'autres. D'où vient alors, pour nous, le besoin de faire des recherches et quel est leur rapport avec notre travail ?

C'est notre expérience pratique elle-même qui répond à cette question. En effet, c'est précisément en fonction de notre engagement dans le processus de changement social que nous ressentons le besoin d'une connaissance scientifique de la réalité qui nous conditionne et que nous voulons changer, visant toujours à mieux orienter, redéfinir et enrichir cet action de transformation.

Il est clair qu'une telle recherche, liée aux préoccupations et expériences quotidiennes, diffère dans son contenu et sa méthode de la science sociale traditionnelle. Refusant l'approche (prétendument

neutre et objective) qui consiste à étudier les opprimés de l'extérieur pour, en fait, mieux les manipuler, nous essayons dans la mesure du possible de mettre en pratique la double proposition de STAVENHAGEN: soit travailler avec un groupe opprimé cherchant à construire de l'intérieur du groupe une connaissance de la réalité qui contribue au dépassement de la situation d'oppression, soit porter l'intérêt sur l'autre pôle de la relation de domination et étudier les groupes dominants et les mécanismes par lesquels ils assurent leur pouvoir (3).

C'est ainsi que nos lignes prioritaires de recherche/action et nos documents reflètent cette double perspective:

- analyse du système de domination à travers, par exemple, le dévoilement des mécanismes d'exploitation et de dépendance que l'"aide internationale" impose au Tiers Monde (document no. 2), l'étude des institutions de contrôle social qui assurent le consensus idéologique dans les sociétés hautement industrialisées (document no. 5/6) ou, alors,

la critique du système éducatif (document no. 8);

- réflexion théorique sur la base de l'expérience vécue avec un groupe social donné, comme par exemple l'analyse du mouvement des femmes (document no. 3) et du processus d'éducation politique entrepris avec le peuple aymara au Pérou (document no. 4).

C'est d'ailleurs dans ce dernier contexte, celui d'une recherche qui se fait sur la base de l'expérience pratique, que nous utilisons la méthodologie de l'observation militante. Nous nous proposons donc, dans les pages qui viennent, d'expliquer en quoi consiste cette méthode de travail, quels sont les conditions de son application, quel est son fondement scientifique et aussi sur quelles conceptions de la société, de la science sociale et du rôle du chercheur elle repose.

Pour y parvenir, il faudra nous engager dans une réflexion qui pourra paraître par moments trop théorique et abstraite. Mais nous ne pouvons et ne devons pas faire l'économie de cet effort, car, pour que les sciences sociales cessent d'être le monopole des experts, il faut que les groupes opprimés puissent s'appropriier du "savoir scientifique" et l'utili-

ser en tant qu'outil de travail dans le processus de lutte contre la manipulation et l'oppression.

* * * * *

Pourquoi la science

Il y a six ans le premier Américain posait son pied sur la lune. L'image de ce moment, diffusé partout dans le monde dans les belles couleurs du magazine LIFE, faisait frissonner l'humanité. A ce frisson d'euphorie et de fierté participait le paysan sans travail des bidonvilles de Rio de Janeiro. Lui-aussi, à travers la télévision, se retrouvait tout d'un coup solidaire de l'"esprit scientifique de l'homme".

Prométhée se déchainait. La conquête de l'espace cosmique semblait assurer un avenir radieux où tout serait contrôlé et prévu par la science, les spécialistes du savoir devenant les seuls maîtres autorisés. Au fond de chacun - ou, en tout cas, de l'immense majorité - on se disait: "à l'avenir, il n'y aura plus d'obstacle insurmontable, il n'y aura plus la peur et

l'angoisse, on pourra tout expliquer, dominer, vivre. Bref, on sera imbattable". La science semblait être sur le point de réussir enfin son rêve séculaire de remplacer une religion en faillite dans le coeur peureux des hommes.

Aujourd'hui, l'euphorie générale est en pleine décadence. Les fusées à la puissance phallique qui avaient "conquis" la lune sont reléguées aux enchères, cette ferraille vendue en place publique devenant le souvenir d'un temps révolu comme une gondole à Venise.

La victoire des Vietnamiens et le défi des Arabes ont porté le coup de grâce aux certitudes d'une civilisation qui prétendait régler tous les conflits grâce au produit de la science qu'est la technique, qu'elle soit un missile ou une psychologie sociale destinée à prévenir



l'irruption gênante des contradictions. La décadence de l'euphorie et les fissures apparues dans cette civilisation occidentale censée être l'aboutissement même de la "rationalité scientifique" vont alors redonner la parole aux quelques dissidents de l'époque euphorique. A ceux qui, au moment même où l'on proclamait partout qu'on était en train d'avancer, se demandaient déjà vers quoi et à quel prix "on avançait".

Ainsi la religiosité, chassée par l'esprit scientifique, prenait maintenant sa revanche. L'essor de manifestations mystiques de tout genre, notamment aux Etats-Unis, témoignait peut-être d'une réponse "irrationnelle" de l'individu à l'écrasement par une société qui s'était appropriée toute "la rationalité".

Il est vrai que ces manifestations "irrationnelles" n'ont jamais eu un impact social significatif. Si l'on en parle ici, c'est parce qu'elles révèlent les symptômes d'une protestation contre la rationalité qui a amené à une négation de la raison elle-même. Or, cette attitude de désespoir individuel reflète précisément

la confusion entre ce qui est la vraie rationalité et ce qui est sa caricature et sa perversion par un système fondé, pour reprendre l'expression de MARCUSE, sur "un maximum de rationalité au service de l'irrationalité".

Le même désenchantement envers cette science manipulatrice et destructrice est la racine de l'attitude d'autres groupes qui, sans aller jusqu'à se réfugier dans le mysticisme, refusent tout intellectualisme et, par extension, tout effort de connaissance scientifique de la réalité. Cette attitude, qui englobe le refus de toute élaboration théorique, débouche sur la survalorisation de l'action tout court. Toute réflexion est perçue comme une perte de temps ou comme un divertissement pour des intellectuels jongleurs d'idées, coupés de la pratique.

Pourquoi ce désenchantement ? Pourquoi à la suite des exploits les plus extraordinaires dans le domaine scientifique les gens tournent le dos non pas seulement à la science, mais à toute une civilisation à laquelle elle servait de base ? Pour une raison très simple et, paradoxalement, trop complexe: la conquête de la lune n'a pas rendu les gens plus heureux. Si l'homme dominait la

lune, cela ne voulait pas dire que chacun de nous contrôlait mieux sa propre vie. Bien au contraire, chacun ressentait de plus en plus un malaise face aux conditions de son existence quotidienne et une impuissance à faire quoi que ce soit pour la changer. Peu à peu on a commencé à se rendre compte que cette perte de contrôle sur la vie venait précisément de la "rationalisation" croissante imposée à l'ensemble de la société par les spécialistes du savoir ou, pour employer un mot plus connu, par les technocrates (4).

Cette rationalité - ou plutôt cette rationalisation de la vie sociale - si claire pour le technocrate apparaît comme quelque chose d'opaque et d'insaisissable pour le commun des mortels. Vaguement, de manière diffuse, l'on se sent dépossédé, limité dans son autonomie, manipulé, dominé. D'où le malaise.

C'est bien parmi ceux qui ressentent ce malaise et essaient de ne pas se laisser vaincre par l'impuissance que nous nous plaçons. Refusant la fuite en avant des activistes (ceux qui s'engagent dans l'action niant la valeur de

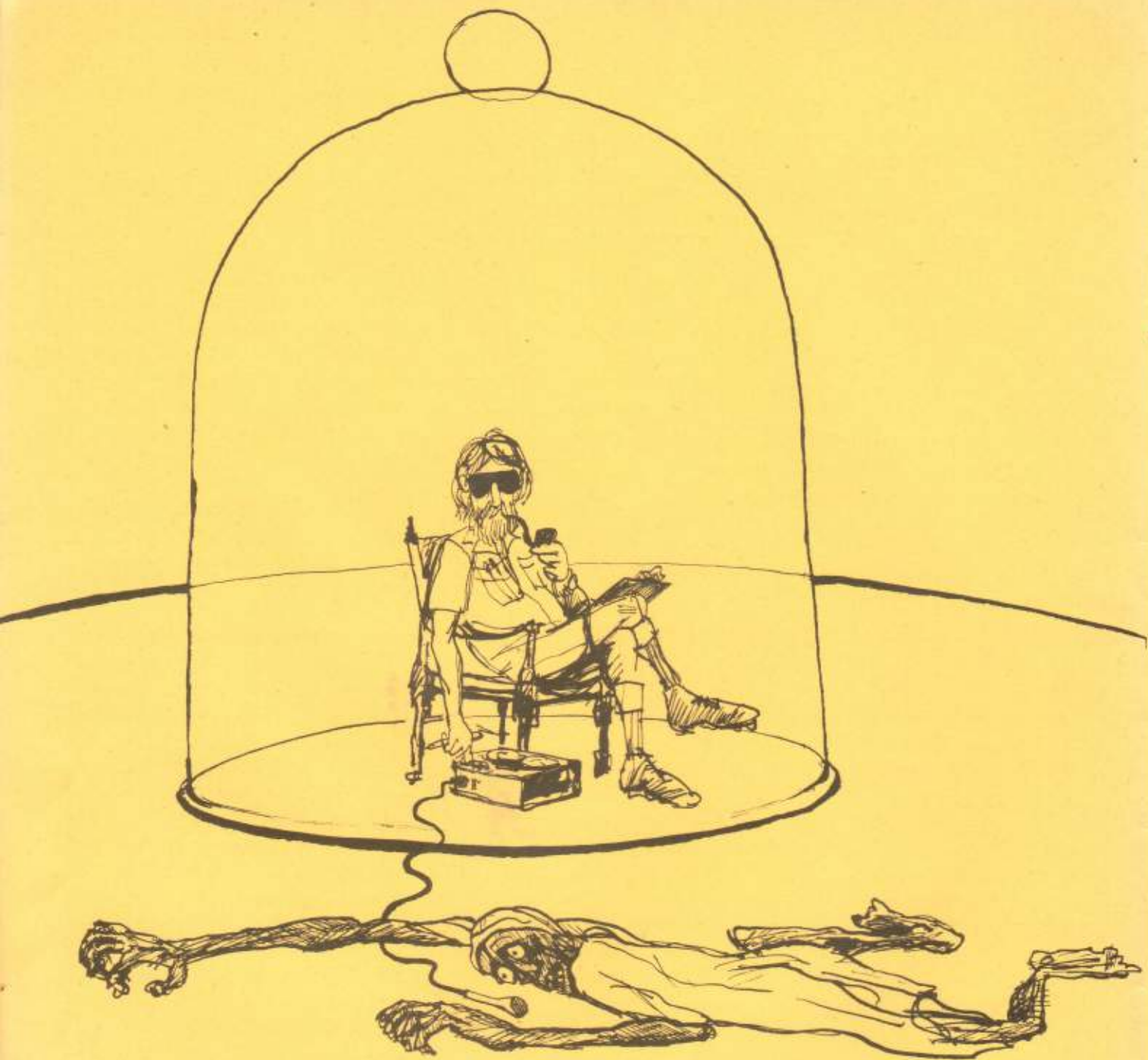
toute théorie) et le retour en arrière des mystiques, nous essayons de faire face à la confusion quotidienne dans laquelle nous sommes plongés.

Car ceux qui ressentent le besoin du changement, qui supportent mal la passivité et l'uniformité de pensée qui tend à se généraliser, bref ceux qui veulent agir de manière créatrice et efficace sont pris dans une toile d'interrogations très souvent posées par des expériences préalables malheureuses. Il faut pouvoir analyser nos expériences, tirer leçon de nos erreurs. C'est donc la pratique elle-même qui pose le besoin d'une théorie capable de l'éclaircir et la guider. Mais c'est précisément quand on se rend compte de ce besoin qu'on se découvre démuné d'instruments. Il faut connaître scientifiquement la réalité pour mieux pouvoir agir sur elle. Mais comment acquérir cette connaissance ? A l'aide de quelle science ?

Et voilà que les sciences sociales ne nous offrent pas une réponse claire et unique à ces questions. Les "spécialistes" ne sont pas d'accord entre eux. Ils s'accusent mutuellement de non scientificité, de partialité,

d'imprécision, de fausse interprétation du réel social. Cela indique la présence de courants divergents, chacun soutenant une interprétation différente, voire opposée, de la réalité sociale, de la nature du processus de changement et du rôle du chercheur. Dès le moment où il n'y a pas une science sociale unique, il faut qu'on s'interroge sur ces différents courants. Cette réflexion qui, de fil en aiguille, nous mènera au concept de l'observation militante, est donc indispensable pour qu'on puisse saisir quel peut être l'apport des sciences sociales dans la clarification des questions posées par la pratique politique.

* * * * *



St. Martin

Quelle science, quelle société ?

A leurs débuts, les sciences sociales rêvaient d'étudier la société de la même façon que les sciences naturelles étudiaient la nature. Connaître les phénomènes, pouvoir les prévoir, les décrire dans leur fonctionnement et être en mesure de les réduire à des formules capables de les expliquer - voilà les buts poursuivis. Tous les faits humains, le comportement des groupes sociaux, les mouvements religieux, les événements historiques devraient être étudiés systématiquement, soigneusement et de manière objective. On entendait par objectivité la capacité qui devraient avoir les hommes de science de regarder la société et les événements comme s'ils étaient des choses. La règle d'or de cette sociologie était la séparation étanche entre l'échelle de valeurs du chercheur et ce qu'ils appelaient les faits. Il faudrait pouvoir examiner les faits humains

avec le même détachement, les mêmes "oeil sec" et tête froide d'un entomologue examinant une mouche sous un microscope. Entre le sociologue qui regardait et la société qui était regardé il n'y avait que des "instruments scientifiques". De la même façon que, dans un laboratoire, un chercheur isole et s'isole de son objet d'étude pour éviter toute contamination, ainsi un sociologue devait procéder par rapport aux actes humains qu'il observe.

En ce qui concerne la finalité de la science, les sociologues prétendaient que leur connaissance de cette réalité objective qu'est la société avait une valeur en soi, qu'elle était à la limite désintéressée. Selon eux, leurs constatations ne devraient pas nécessairement avoir une force normative sur la réalité sociale. La tâche de la science ne devrait être que la prévision et l'élaboration de résultats

utilisables.

La société était là, réelle et concrète, se posant comme un défi à la compréhension du chercheur. Lui, le chercheur, se posait en tant que sujet extérieur à cet objet qu'il voulait expliquer. Délivré de toute subjectivité, détaché des sympathies ou antipathies, le sociologue décrira la société comme étant ce qui existe et réduira ce qui existe à ce qu'on peut constater avec des instruments quantitatifs de mensuration.

Toutefois, cette science qui se prétendait neutre et apolitique est devenue au fil des années une simple technique destinée à assurer un meilleur fonctionnement de la société établie, y compris à travers la mise en place de tout un réseau d'institutions de contrôle social. Comment est-on arrivé là ? Comment cette science qui se disait détachée de toute échelle de valeurs est-elle devenue une arme puissante pour la conservation et le renforcement de l'ordre établi ? La réponse nous paraît claire : parce que ses prémisses étaient fausses (la réalité sociale n'est pas une chose donnée et le chercheur ne peut pas être un ob-

servateur impartial), parce que sa définition du réel social comme ce qui peut être constaté avec des instruments quantitatifs de mensuration était nécessairement appauvrissante et manipulatrice (5).

En effet, l'idéal positiviste selon lequel on peut tout prévoir et contrôler par la science laissait de côté toute interrogation sur les causes des phénomènes sociaux et tout effort d'insérer chaque tranche de la réalité étudiée dans un ensemble plus vaste, dans une vision totalisatrice de la société.

Une science qui se limite à la prévision et à l'élaboration de résultats utilisables ne peut qu'aboutir à la manipulation des gens pour préserver la réalité telle qu'elle est. Sans jugement de valeur, sans saisir la réalité sociale comme quelque chose de beaucoup plus complexe et mouvant qu'un simple objet extérieur, aucune remise en question radicale de la société n'est possible.

A l'encontre, toutefois, du rêve positiviste d'une science sociale objective et exacte, l'on peut poser des questions simples mais fondamentales : par exemple, d'où viennent nos idées ? Ne doit-on pas voir la sociologie elle-même

comme un fait social qu'il faut situer historiquement ? Ne doit-on pas étudier l'action elle-même du chercheur comme un facteur de renforcement ou de changement social ?

En effet, le mythe de l'objectivité ne résiste pas à une analyse plus rigoureuse: tout d'abord, les faits sociaux ne sont pas des choses, mais ils sont le produit des actes humains; d'autre part, le chercheur n'est pas un observateur détaché, il est un homme avec une insertion sociale donnée et avec une expérience vécue qui conditionnent sa vision du monde, qui déterminent son intérêt scientifique, aussi bien que la nature et la finalité de sa recherche.

Le sociologue positiviste, tout en se prétendant coupé de la société, dépourvu de valeurs, ne cesse pas moins d'être partie intégrante de la société, donc partie intégrante de l'objet qu'il étudie. De plus, tout son travail de recherche n'échappera pas aux conceptions préalables qu'il se fait sur la société et qui sont fonction du groupe social auquel il appartient et aussi de l'image qu'il s'est créé en fonction de sa propre pratique sociale.

En effet, comment peut-on parler de séparation entre le sujet (le sociologue) et l'objet de la recherche scientifique (la société) si le sujet est lui-même un être social, si ce sont les actions humaines qui modèlent et transforment la société, si le chercheur est lui-aussi atteint par le projet social qu'il propose ou par les transformations que son action provoque. Comment peut-il être objectif par rapport à la société, s'il est partie intégrante de cette société et si c'est précisément la position sociale qu'il occupe qui lui fait penser de telle ou telle manière.

Il est évidemment inutile de vouloir traiter les faits sociaux comme s'il s'agissait de phénomènes naturels qu'on peut prévoir, provoquer et contrôler dans un laboratoire. Les faits sociaux se révoltent contre la programmation et le conditionnement, ils peuvent réagir - puisqu'ils sont créés par des hommes vivants - si l'on essaie de les domestiquer. Ils peuvent surtout défier toute prévision, en créant de façon spontanée et autonome des réalités nouvelles qui peuvent, par un choc en retour, influencer le chercheur lui-même. Constitué par la société et participant chaque jour à sa construction, le chercheur ne peut pas s'en séparer sauf dans les constructions

abstraites des positivistes. Les tours d'ivoire n'existent pas dans la réalité.

Toutefois, la critique du positivisme ne s'arrête pas dans le dévoilement du rôle du chercheur. Elle touche aussi, naturellement, la conception que le positiviste se fait de cette société qu'il prétend étudier de l'extérieur. Ils se contentaient de couper une tranche de la réalité sociale, de mener ensuite des enquêtes approfondies, pour conclure qu'ils avaient découvert le réel. Or, l'on peut bien se demander si c'est aussi facilement que ça qu'on peut déterminer, encore une fois objectivement, ce que c'est le réel. En effet, loin d'être une chose donnée, qui est là, objectivement devant nous, la société est, avant tout, un processus historique qui n'a rien de statique, mais qui se déroule non seulement devant nous, mais aussi avec nous. La société n'est pas non plus la somme de ces différentes tranches qu'on peut couper et isoler pour mieux les étudier. Elle est quelque chose de beaucoup plus riche et complexe, elle est un ensemble de facteurs qui interagissent. Je ne peux pas comprendre mon quartier en dehors de la ville où il se situe, de la même façon que je ne peux

pas comprendre ce qui se passe aujourd'hui sans savoir ce qui existait à l'époque de mes parents. Je peux encore moins prévoir ce qui se passera demain si je n'essaie pas de procéder à une analyse d'ensemble en essayant de construire une théorie globale qui explique les faits historiques. Chaque fait social demande à être expliqué au sein d'un ensemble plus vaste.

La réalité sociale n'est donc jamais statique, figée, morte comme une chose ou un objet qu'on peut observer et manipuler. Elle est vivante et son mouvement est fait de tension et de conflit. Loin d'être quelque chose de donné, de fini et d'immuable, la réalité est le résultat toujours précaire, toujours remis en question d'un affrontement entre oppresseurs et opprimés. Cet affrontement peut prendre les formes les plus diverses selon les forces en présence: oppression d'une classe sur d'autres classes, d'une race sur d'autres races, d'un sexe sur l'autre ou d'un pays ou d'une civilisation sur d'autres peuples. Les formes concrètes que revêt dans chaque situation historique cet affrontement peuvent changer. Mais l'affrontement existera tant qu'existeront des exploités et des exploités. Et c'est précisément cela qui assure à la réalité son caractère toujours mouvant,

contradictoire, ouvert au changement, au dépassement de chaque situation donnée.

Les positivistes et les pragmatistes, eux, ne questionnent jamais la réalité sur laquelle ils opèrent. Ils n'essaient que d'améliorer ou d'aménager l'ordre établi sans s'interroger si les structures en place oppriment ou libèrent l'homme. Par leur adhésion au statu quo - quoiqu'ils disent ou pensent - ils réduisent leur "science" à une simple technique de maintien et de perfectionnement de ce qui existe déjà.

Or, nous partons d'une prémisses radicalement opposée. Pour nous, ce qui existe aujourd'hui ne revêt pas le caractère d'une vérité objective qu'on devrait respecter à tout prix. Les faits sociaux ne sont pas immuables. Ce qui existe aujourd'hui n'est pas le seul réel possible. Autrement dit, souvent ce qui existe peut et doit être changé. Il faut interroger constamment la réalité, assumer le droit et le devoir d'émettre des jugements de valeur et refuser, dans la réalité, tout ce qui nie la liberté et l'autonomie créatrice de l'homme. Le concept même

d'objectivité doit être redéfini. Face à une réalité qui est contradictoire et conflictuelle, objectivité n'est plus synonyme de détachement et d'impartialité. Au contraire, face à la réalité de l'affrontement entre oppresseurs et opprimés, être objectif veut dire prendre conscience de cet affrontement et agir pour le dépasser.

A la constatation et à la description de ce qui existe, nous proposons donc la recherche de ce qui pourrait exister. A l'adhésion au statu quo, nous suggérons la recherche des alternatives à une réalité d'oppression. Bref, à l'usage instrumental de la science en tant que simple technique du fonctionnement social, nous opposons son utilisation en tant qu'outil pour faire le dévoilement et la critique de toute situation qui nie l'être humain (6).

Dans cette perspective critique, le chercheur ne se cantonnera pas dans son rôle de spécialiste des sciences sociales ou de professionnel du savoir. Il sera lui-aussi, un militant engagé dans le processus de changement social, auquel il apportera un outil de travail spécifique et nécessaire qu'est sa pensée, son savoir, son activité scientifique.

C'est à la lumière de tout ce qui vient d'être dit que nous pourrons maintenant analyser en détail le concept-clé de l'observation militante. Cette méthode de travail, mise au point il y a quelques années en Amérique latine (7), se propose d'opérer une synthèse entre l'étude du processus de changement social et l'engagement dans ce même processus.

A la fois observateur et militant, l'action du chercheur aura pour but de faire avancer la lutte du groupe social avec lequel il travaille. Sans se préoccuper de reconstituer les événements après-coup, l'observateur militant essaiera, par l'action et la recherche, de favoriser la compréhension scientifique du processus de changement par le groupe qui est en train de le vivre, lui permettant ainsi de redéfinir et d'approfondir la portée de son action.

* * * * *

L'observation militante

L'observation militante est ainsi une méthode de recherche qui s'adresse avant tout aux opprimés et ne se développe qu'avec eux, car son but même est de stimuler la créativité et l'organisation autonome du groupe. Nous ne prétendons pas qu'elle soit le seul usage qu'on puisse faire des sciences sociales dans une perspective libératrice. Comme nous l'avons déjà dit dans la partie introductive, nous partageons l'avis de STAVENHAGEN qui définit comme un autre domaine prioritaire pour la recherche sociologique l'étude de ceux qui détiennent le pouvoir et la connaissance du système de domination. L'observation militante n'est donc pas la seule façon "correcte" d'envisager les sciences sociales, mais plutôt une méthode particulièrement adéquate pour ceux qui, poussés par une intentionalité politique, désirent contribuer au changement.

Cette démarche comprend quatre étapes fondamentales: l'approche du groupe et le processus d'insertion, le moment de l'observation et la récolte des données, le travail de systématisation et organisation des données recueillies et, finalement, le renvoi de ce matériel au groupe pour être discuté et élaboré. Avant d'examiner chacune de ces étapes en profondeur, il convient d'analyser rapidement la question de savoir avec qui l'on travaille dans la perspective de l'observation militante. Ou, pour employer le langage de la sociologie traditionnelle, comment fait-on le "choix de l'objet" en observation militante.

Trois facteurs peuvent entrer ici en ligne de compte. Tout d'abord, le chercheur devra analyser la réalité sociale qui l'entoure, essayant de saisir les conflits et tensions qui traversent cette réalité et d'identifier les groupes sociaux qui portent en eux

l'espoir et le besoin de changement. Il est clair que son travail progressera plus rapidement dans un groupe qui est déjà sensibilisé à sa situation d'oppression et qui possède une certaine expérience d'action collective. Inversement, sa tâche sera plus difficile s'il s'insère dans un groupe qui n'a pas encore dépassé ce premier stade élémentaire de perception sensible d'une situation oppressive qui s'exprime par le sentiment de malaise et d'impuissance. Finalement, un dernier facteur extrêmement important réside dans le degré de solidarité que le chercheur éprouve vis-à-vis de la problématique vécue par le groupe. Plus proche se sent le chercheur du vécu quotidien du groupe, plus facile sera pour lui le processus d'insertion, la récolte des données, l'identification des problèmes-clés et aussi son dialogue avec la communauté. Pour ne citer que deux exemples tirés de notre expérience concrète, il a été évidemment beaucoup plus facile pour des femmes universitaires d'entreprendre un travail avec des femmes non universitaires dans un milieu urbain-industriel, qu'il n'a été pour un jeune Américain de s'intégrer dans une communauté indienne dans un village

péruvien.

Toutefois, comme il se passera pour presque toutes les autres questions liées à la pratique de l'observation militante, il n'y a pas de règles toutes faites à donner ou de réponses simples en ce qui concerne le problème du choix du groupe. Ce qui compte le plus, finalement, c'est d'une part l'intentionnalité politique du chercheur et, d'autre part, sa capacité théorique d'analyser et de systématiser, à l'aide des outils scientifiques dont il dispose, les données de la réalité sociale et la perception et l'action du groupe avec lequel il travaille.

L'étape de l'insertion dans le groupe

L'insertion, première étape de l'observation militante, est le processus par lequel le chercheur s'approchera du groupe social qu'il aura choisi. Ce processus, souvent long et difficile, est la condition-même pour que le travail de recherche puisse se faire de l'intérieur du groupe et avec la participation des membres de la communauté. Toutefois, ici non plus il ne faut pas se faire des illusions. Il est sans doute très important que le chercheur

ne soit pas ressenti comme un corps étranger, comme un intrus par ceux avec qui il veut travailler, ce qui susciterait la méfiance et la réticence. Il faut qu'il réussisse progressivement à se faire accepter par le groupe. Toutefois, il doit se faire accepter tel qu'il est, c'est à dire comme quelqu'un qui, tout en venant de l'extérieur, veut faire avec la population un travail d'étude utile et nécessaire, mais qui finira bien un jour par repartir. Il serait, en effet, inutile et même erroné pour le chercheur de vouloir totalement disparaître ou fusionner dans la communauté. Vouloir cacher ses buts ou ne pas assumer sa condition spécifique sont des attitudes qui révèlent, en fin de compte, un manque de confiance vis-à-vis du groupe. Elles impliquent aussi, au moins implicitement, une manipulation qui reproduit le schéma traditionnel du chercheur qui enquête sur un objet extérieur à lui et qui décide tout seul des informations qu'il communique ou refuse au groupe.

Pour éviter cette ambiguïté, il faut que le chercheur accepte le fait que sa présence en elle-même est un facteur de transformation de

la vie d'un groupe et qu'il incorpore cette donnée dans son travail, c'est-à-dire qu'il fasse en sorte que la façon par laquelle la communauté bouge en contact avec cet intervenant extérieur soit analysée et comprise par tous. Dans l'exemple déjà mentionné de la recherche des femmes, les femmes non-universitaires ressentaient au départ un blocage vis-à-vis des femmes universitaires qui font la recherche, mais cette donnée a été analysée à travers un dialogue entre le chercheur et le groupe.

En effet, si le chercheur, au lieu d'assumer son rôle et de l'expliquer honnêtement à la communauté, essaie de devenir tout simplement un membre du groupe parmi d'autres, il finit par se nier soi-même, par perdre sa raison d'être et sa spécificité. S'il se laisse engloutir par la quotidienneté, s'il se perd dans l'activisme, en suivant aveuglément l'action du groupe, il renoncera à utiliser de manière critique sa science, devenant un militant tout court. Si son but, en revanche, est précisément de problématiser et de clarifier la pratique du groupe, il doit garder une certaine distance critique vis-à-vis de la réalité et de l'action du groupe. La vraie insertion implique donc une tension permanente entre le risque de l'identification totale

du chercheur avec le groupe et la nécessité d'une prise de distance qui permet le regard critique, autrement dit il faut aboutir à une synthèse entre le militant tout court et le scientifique.

L'étape de la récolte des données

La récolte des données est le travail entrepris par le chercheur dans le but d'acquiescer une vision d'ensemble de la communauté dans laquelle il travaille dans son organisation interne et dans ses rapports avec la société globale et de saisir la perception que le groupe a de sa propre situation. Ce travail comporte deux moments:

la construction d'hypothèses de départ sur la base de l'observation et de l'étude;

la vérification de ces hypothèses à travers la technique des interviews avec les membres de la communauté.

Avant même d'entrer directement en contact avec la communauté, le chercheur pourra, en dépouillant toutes les informations disponibles sur le

groupe et l'endroit où il va s'insérer, dessiner un profil provisoire de la situation qu'il va rencontrer. Les pistes à poursuivre pour accomplir ce travail préparatoire sont les plus diverses, puisqu'elles peuvent comprendre l'étude des documents officiels, la reconstitution de l'histoire du groupe et de l'endroit, l'observation de sa vie quotidienne, l'identification des institutions et réseaux de pouvoir, des formes d'activité économiques et des manifestations culturelles ou religieuses, etc.

Il est aussi important que le chercheur sache identifier, au sein de la communauté, des personnes-clés, connues et respectées par le groupe, qui pourront l'aider à mieux comprendre la réalité qu'il observe et étudie, et qui pourront aussi, ensuite, rendre plus faciles les premiers contacts avec la population.

Sur la base des informations d'ordre général qu'il aura recueillies dans son travail préparatoire, le chercheur pourra établir des hypothèses de départ sur la situation de la communauté, qui seront alors confirmées, corrigées ou enrichies lors des interviews. Ici se pose la question du choix des techniques

adéquates pour procéder aux interviews. Il nous semble, à ce propos, que les questionnaires traditionnels du type question-réponse sont à exclure. D'abord parce que la forme même du questionnaire, élaboré a priori par le chercheur, limite l'émergence de données nouvelles et inattendues. On s'enferme dans un cadre défini d'avance et les réponses ne font que confirmer ou infirmer des hypothèses déjà esquissées, sans laisser la voie ouverte à l'élaboration de nouvelles hypothèses. D'autre part, l'utilisation d'un questionnaire rigide peut aussi créer des inhibitions chez l'interviewé, renforçant le pouvoir discrétionnaire du chercheur qui contrôlera tout le processus, retombant encore une fois dans le schéma traditionnel du rapport vertical entre chercheur et groupe étudié.

Beaucoup plus riche et adéquate au but poursuivi nous paraît la technique de l'interview libre, conçue comme un dialogue ouvert où on laisse parler la personne sur ce qui l'intéresse, ce qui permet souvent de dégager de tout ce qui est dit des hypothèses nouvelles, insoup-

çonnées. Il est clair que cette interview libre comporte elle-même aussi une structure de base, qui est le résultat des hypothèses préalables que le chercheur aura formulées. Toutefois, cette structure indiquera plutôt des pistes d'enquête, des aspects de la réalité du groupe sur lesquels se porte l'intérêt du chercheur, plutôt qu'un cadre rigide défini d'avance. Bref, la flexibilité de l'interview libre ne sert, en dernière analyse, qu'à favoriser une expression plus authentique des interviewés, permettant ainsi la récolte d'un matériel plus riche et intéressant, parce que plus proche du vécu et du réel et qui souvent implique une redéfinition des hypothèses de départ. Des problèmes ou aspects nouveaux qui n'avaient pas été retenus par le chercheur peuvent ainsi être perçus et incorporés à la démarche de la recherche. Bref, l'interaction chercheur/groupe se dynamise par ce procédé des interviews libres.

Dans la mesure du possible, et pourvu que l'interviewé soit d'accord, les interviews doivent être enregistrées. Cela contribuera à réduire la sélection subjective que le chercheur autrement devrait faire du matériel récolté, évitant aussi qu'il ne soit pas trahi par sa

mémoire ou par des lapsus. Plus intéressant encore, très souvent dans une interview ce qui compte n'est pas seulement ce qui est dit, mais aussi la façon de le dire, les hésitations, les peurs ou la confusion que révèlent les silences ou les contradictions. Aussi ce qui n'est pas dit ou est omis revêt une certaine valeur. Pour interpréter la signification de ces silences ou de ces hésitations, il est clair qu'il faut pouvoir écouter à nouveau les interviews, les analyser et les confronter, d'où l'intérêt de les garder sur des bandes magnétiques.

Ces réflexions sur la technique ne doivent pas, toutefois, nous faire oublier une remarque fondamentale qui concerne le but même de cette récolte des données. En effet, ce qui intéresse le chercheur dans cette étape c'est de savoir ce que pensent les gens, comment ils voient leur situation, quels sont les problèmes qu'ils trouvent prioritaires dans leur vécu quotidien, quelles sont les revendications qu'ils formulent. Autrement dit, le but recherché est de connaître le niveau de perception et de conscience des gens. Il faut

insister sur ce point parce que, souvent, poussés par l'impatience, on veut sauter des étapes et commencer, au moment même de la récolte des données, une discussion de fond avec les interviewés, en essayant de les faire changer d'idées ou en essayant de les faire voir autrement leur situation et leurs problèmes. Cette attitude est précipitée pour plusieurs raisons. D'abord, parce que le processus d'éducation politique qui est au centre de la démarche de l'observation militante doit avoir comme point de départ le niveau de conscience de la population et non pas celui du chercheur, d'où le besoin de saisir correctement, dans cette première étape, le niveau de conscience réel. Deuxièmement, parce que vouloir tout simplement convaincre des gens à penser autrement est une attitude naïve, car un changement au niveau de la conscience ne peut se faire qu'à la suite de la mise en action du groupe, autour de questions et d'intérêts qu'il aura lui-même identifiés, ce qui constituera l'aboutissement de tout le processus de recherche. En effet, celui qui cherche tout de suite à imposer au groupe sa vision de ce qui est leur réalité adopte, encore une fois, une attitude de manipulation qui ne manquera pas d'engendrer une réaction négative qui peut

bloquer toute la démarche.

Le travail de systématisation
et d'organisation des données
recueillies

Sur la base du matériel recueilli, le chercheur pourra s'engager dans cette étape difficile et délicate qui consiste à interpréter, systématiser et organiser ces données, visant à pouvoir les restituer à la réflexion du groupe lors du quatrième moment de la recherche.

L'analyse du matériel de base doit l'informer sur la situation réelle du groupe et aussi sur la perception que le groupe a de sa situation. C'est précisément la constatation d'un décalage entre la réalité vécue et la manière dont elle est perçue qui définira l'espace devant être comblé par le processus d'éducation politique. En quoi consiste ce décalage ? Comment peut-on le constater et le comprendre ?

Très souvent au début d'une recherche chez un groupe opprimé - qu'il s'agisse de

femmes, de jeunes ouvriers ou de minorités ethniques pour citer des exemples tirés de notre expérience - on constate que les gens expriment un sentiment vague et diffus de malaise et de mécontentement face à la situation où ils se trouvent. Ils révèlent ainsi une perception élémentaire, non consciente et non élaborée, de ce que "les choses vont mal", que "rien ne va plus" (8). Toutefois, comme on ne comprend pas bien les causes de cet état de choses et, surtout, comme on ne sait pas du tout quoi faire pour aboutir à un changement, le malaise et le mécontentement débouchent sur un sentiment d'impuissance qui peut bloquer et même étouffer le désir du changement. En effet, pour se protéger contre l'angoisse qui vient du fait de devoir tolérer une situation intolérable, les gens réagissent par un mécanisme défensif qui consiste à "oublier" la réalité, à nier explicitement l'existence de la situation oppressive.

La réalité quotidienne est trop dure pour qu'on la regarde en face, les possibilités d'un changement véritable sont trop lointaines et les expériences préalables ont souvent été décevantes et douloureuses. On renonce alors au désir de changement pour se réfugier dans une

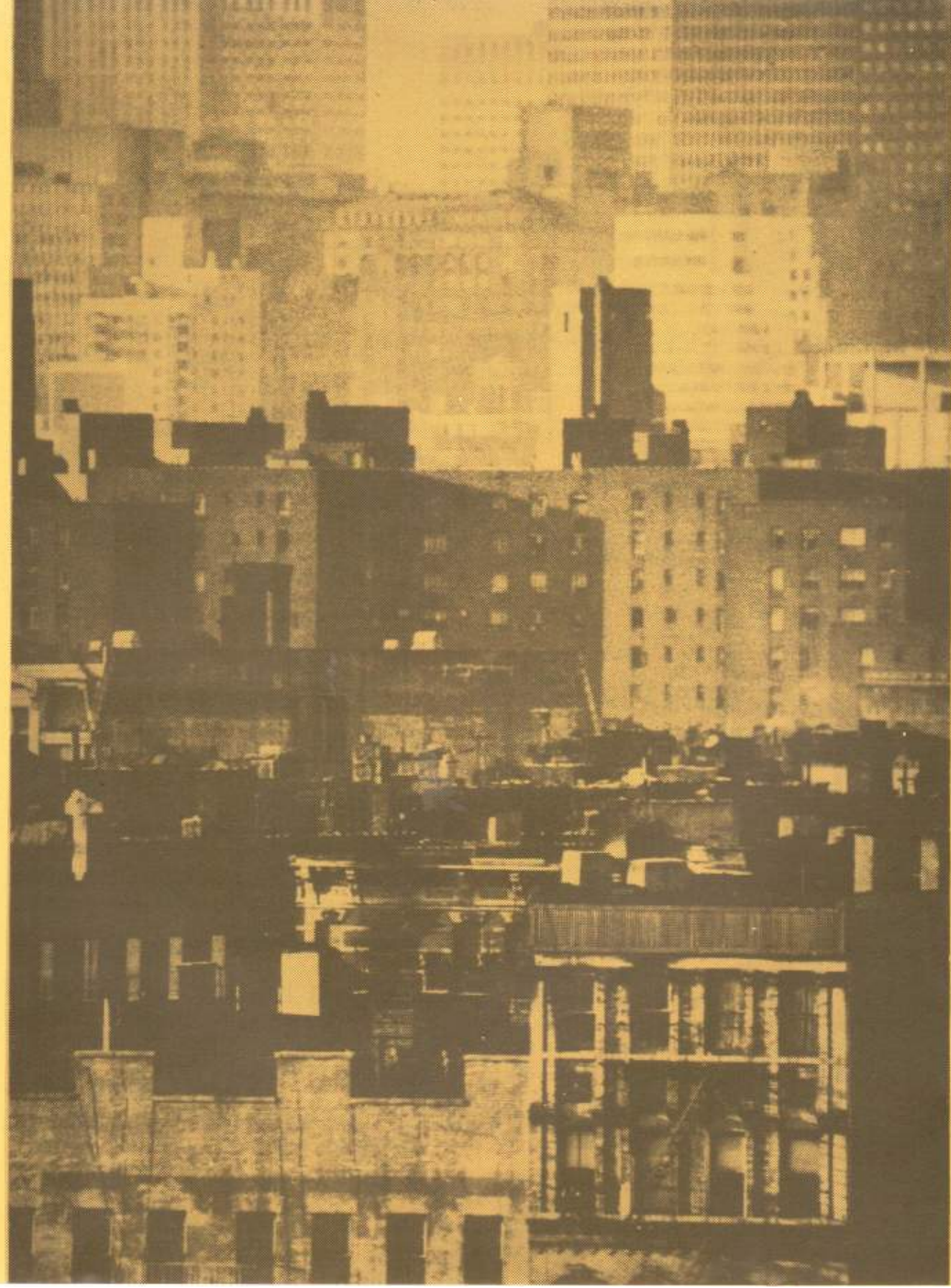
attitude de passivité et de résignation psychiquement plus sécurisante. Du moment qu'il n'y a plus l'espoir du changement de la situation d'oppression par une action commune, il ne reste que le salut individuel. On se désolidarise alors des autres qui subissent l'oppression commune et l'on s'identifie au modèle et à l'image fournit par l'opprimeur. On méprise et on agresse les camarades, cherchant à tout prix à imiter l'opprimeur. La perspective individualiste du chacun pour soi exclut ainsi toute possibilité d'action commune, car l'objectif n'est plus de changer la réalité d'oppression mais, pour chaque individu, de réussir à se hisser au-dessus des êtres inférieurs et minables, par la ruse et l'astuce vis-à-vis des autres et la soumission et l'imitation vis-à-vis du modèle (le patron, le bourgeois, le blanc, le "mec", le développé, etc.) (9).

Ce cheminement qui mène du malaise à l'impuissance, de l'impuissance au refus de l'existence d'une réalité trop douloureuse, et de ce refus à l'imitation du comportement de l'opprimeur est évidemment stimulé par toutes les insti-

tutions de contrôle social. Depuis l'école jusqu'aux moyens de communication de masse, les valeurs, les modes de comportement et le style de vie de ceux qui détiennent le pouvoir sont présentés comme le seul modèle valable. Aucun changement n'est possible, sauf au niveau individuel par l'adaptation et l'intégration.

C'est grâce donc à ce mécanisme d'idéologisation que l'opprimé accepte et intériorise les valeurs de l'opprimeur, essayant alors de mimer son comportement. Cela explique les contradictions qui apparaissent souvent lors des interviews, comme par exemple dans le cas d'une femme qui déclare être tout à fait heureuse et se réaliser dans son rôle de ménagère. Un peu plus loin, dans la même interview, elle contredira, sans se rendre compte, l'auto-satisfaction qu'elle proclame, en parlant de la femme la plus réalisée qu'elle connaît, dont la vie est la négation même de la sienne.

Un exemple encore plus frappant nous est donné par une expérience faite avec des Noirs et Portoricains qui habitaient le ghetto de Harlem à New York (10). Dans le cadre d'un programme de dynamisation culturelle





de la communauté, une série de photos a été montrée à un groupe d'une trentaine de résidents du ghetto. La première photo (reproduite à côté) montrait une prise de vue de la ville de New York, où l'on pouvait déceler au premier plan les bâtiments délabrés caractéristiques du ghetto. Au deuxième plan, on apercevait des logements de meilleure qualité où pourraient résider des couches moyennes de la population, tandis qu'au fond, perdu dans le brouillard, se dessinait le profil des gratte-ciels qui abritent les bureaux des grandes corporations et où, évidemment, personne n'habite. Après avoir confronté le groupe avec la photo, l'animateur leur a demandé d'identifier l'endroit où ils habitaient. En réponse, la plupart des participants a choisi les logements moyens, alors qu'une minorité indiquait les gratte-ciels au fond. Pas un seul n'a indiqué les bidonvilles.

Successivement, l'animateur a proposé une deuxième photo à la réflexion du groupe (aussi reproduite à côté). La question posée cette fois-ci était de savoir où pourrait se trouver cette rue. La réponse proposée fut qu'elle se

trouverait en Afrique. L'animateur a poursuivi le débat, en argumentant qu'il y avait quand même des écriteaux en espagnol et en anglais dans l'image, et qu'on pouvait apercevoir des voitures américaines qui passaient. Le groupe essayait de répliquer à chaque argument, en observant, par exemple, que la présence des voitures et écriteaux étaient destinés, peut-être, à orienter les Américains lors de leurs vacances en Afrique.

Au fur et à mesure que l'animateur continuait le questionnement, l'angoisse et l'irritation montaient visiblement dans le groupe. Cela a continué jusqu'au moment où l'un des participants a reconnu la rue en question comme étant celle où ils habitaient, comme étant celle où se tenait la réunion. Et il a ajouté que les poubelles étaient le reflet de leur pourriture intérieure.

La réalité vécue étant trop violente et destructrice, il faut à tout prix éviter de la reconnaître. Quand on arrive à la reconnaître, cela exprime une attitude d'auto-dépréciation et d'agression contre le reste du groupe (la poubelle qui reflètera la pourriture in-

térieure de chacun). La perspective est individuelle et moraliste, l'auto-dégradation remplace tout effort d'analyse des causes de la pauvreté. Si l'on vit au ghetto, c'est parce qu'on est des ratés, c'est à cause d'un échec personnel. D'autre part, cette réalité est doubleuse et pour la fuir on est prêt à mimer l'oppresseur, à s'identifier à ceux qui habitent les gratte-ciels et passent leurs vacances en Afrique.

Cette expérience fait donc ressortir de façon, pour ainsi dire exemplaire, ce décalage entre la réalité vécue et la perception que le groupe a de cette même réalité (11). Mais cela ne suffit pas. Le travail de la recherche ne peut pas s'arrêter à la constatation de ce qui existe. Les données récoltées doivent être organisées et systématisées, pour être ensuite rendues au groupe d'une telle façon qu'il puisse les travailler et les dépasser.

Ici de nouveau l'on s'éloigne du schéma de la recherche traditionnelle. Dans le contexte de celle-ci, c'est presque toujours le chercheur

lui-même ou l'institution qui commande son travail qui déterminent la destination des résultats de l'enquête. D'autre part, les constatations auxquelles arrive le chercheur constituent souvent le point final du travail ou, parfois, fournissent des éléments qui orienteront une prise de décision qui s'exercera de l'extérieur sur le groupe. Dans la démarche de l'observation militante, en revanche, la systématisation des données récoltées ne vise pas à dessiner un portrait définitif du groupe. La constatation de ce qui existe n'est pas le point final de la recherche, parce que ce qui existe contient déjà ce qui peut exister. Les données récoltées seront donc organisées pour être rendues au groupe et retravaillées par celui-ci, visant précisément, par un processus d'éducation politique, à combler le décalage entre la réalité vécue et le niveau de perception des gens.

Le renvoi des données au groupe et son élaboration

Le travail réalisé lors de l'étape d'interprétation des données permet d'identifier le point de départ de tout processus

d'éducation politique, c'est à dire le niveau de perception des gens. Il permet également de construire la matière première ou le contenu de ce processus, qui sera constitué par l'analyse des problèmes fondamentaux liés au vécu et à la situation du groupe. En tenant compte du niveau réel de perception du groupe, il s'agit maintenant de reposer à son analyse critique le matériel récolté lors des étapes précédentes. Il faut, pour ainsi dire, confronter le groupe avec sa propre réalité et le stimuler à saisir cette réalité d'une façon lucide et critique, ce qui implique le dépassement des mécanismes de fuite et de rejet qu'on a discutés auparavant.

Un procédé parmi d'autres pour réaliser cette organisation et ce renvoi du matériel consiste à prendre des segments significatifs de la réalité et à les présenter graphiquement ou visuellement - sous la forme d'une série de diapositifs, de photos, d'un film, d'un montage audio-visuel, etc. - à l'analyse du groupe. Cela veut dire découper une tranche de la réalité quotidienne et la construire en tant qu'objet

susceptible d'être rendu au groupe pour être discuté de manière critique. Ce procédé permet ainsi d'établir une sorte de "distance critique" entre le groupe social et sa réalité vécue, brisant l'immersion dans la quotidienneté. La tranche de la réalité découpée et isolée devient objet de discussion, ce qui permet au groupe de prendre du recul par rapport à son vécu et de s'engager dans une réflexion critique sur sa propre situation. Il devient à la fois sujet et objet du processus, autrement dit il s'analyse soi-même, il s'interroge sur sa propre réalité, il découvre les raisons de sa situation.

Il est clair que le rôle du chercheur ne s'épuise pas dans l'organisation des données proposées à l'étude du groupe. Il faut aussi qu'il soit présent lors des séances de confrontation, orientant la recherche du groupe et l'invitant toujours à aller plus loin. Car le groupe laissé à lui-même, soumis encore à l'emprise des valeurs dominantes, pourrait se limiter à constater ce qui existe. Il revient donc au chercheur de pousser progressivement le groupe à questionner ce qui existe, à identifier ces problèmes fondamentaux, à envisager des actions possibles et

réalistes capables d'améliorer la vie quotidienne. Bref, sa tâche consiste à essayer de mettre en marche un processus permanent d'action et de réflexion, permettant au groupe d'acquérir une connaissance toujours plus claire et globale sur sa situation et de développer son pouvoir d'auto-organisation et d'intervention créatrice sur la réalité.

Le chercheur n'apportera pas, de l'extérieur, la conscience lucide et critique au groupe. Plutôt, en reproposant sous une forme organisée et systématique au regard critique du groupe le matériel qu'il aura recueilli chez le groupe, il créera les conditions et stimulera une prise de conscience autonome du groupe par rapport à sa propre réalité. Il ne s'agit pas de transférer la conscience, mais de rendre conscient. En cherchant toujours à dépasser la simple constatation de ce qui existe, le mouvement fondamental de l'observation militante consiste donc à saisir le potentiel de changement à l'intérieur de chaque situation donnée et à actualiser ce potentiel. Autrement dit, elle cherche à rendre les gens conscients de ce qu'ils vivent

aujourd'hui et des alternatives qui s'ouvrent à leur action créatrice. Ce processus d'action et réflexion est, dans son essence même, un mouvement permanent, chaque nouvelle action fournissant matière à réflexion et chaque formulation théorique n'étant qu'une proposition provisoire destinée à être testée et redéfinie par la pratique et l'expérience vécue.

Toutefois, si l'on ne peut pas fixer un point d'arrivée à ce processus d'auto-réflexion et d'auto-organisation du groupe, il faut préparer le moment où la présence et le rôle du chercheur venu de l'extérieur ne soient plus nécessaires. Nous serions même tentés de dire qu'une des meilleures preuves de la réussite du travail du chercheur intervient lorsqu'un groupe de base prend en charge le développement du processus que la participation du chercheur a favorisé, en créant lui-même sa propre connaissance. Cette prise en charge qui rend superflue la présence du chercheur signifie que le groupe a réussi à s'approprier du savoir et de la science du chercheur, et ce moment peut très bien représenter l'aboutissement même de la démarche qu'ils ont réalisée ensemble. En effet, cette appro-

priation du savoir est le fruit d'un long processus, pendant lequel le groupe aura eu l'occasion de se familiariser avec les connaissances techniques mises en oeuvre au cours de la recherche et aura pu vérifier leur utilité pratique. Cette acquisition par le groupe des outils méthodologiques qui étaient auparavant le monopole du chercheur empêche ainsi la reproduction d'une relation de dépendance vis-à-vis de ceux qui "possèdent la connaissance" et permet au groupe de développer, de façon autonome, son mouvement d'action et de réflexion.

Avant de conclure, il nous convient de toucher au problème de l'évaluation ou des critères de scientificité de la méthodologie que nous venons d'esquisser. Comment peut-on évaluer la réussite de l'observation militante ou le degré de vérité de la théorie à laquelle elle peut donner naissance ? Nous n'avons pas d'autre réponse à cette question que de dire, en toute franchise et simplicité, que la démarche aura réussi lorsqu'elle aura favorisé la connaissance de la réalité sociale et l'auto-organisation du groupe, autrement dit lorsqu'elle aura stimulé une

action consciente et créatrice de changement social. En reprenant encore une fois une expression de STAVENHAGEN, nous pourrions dire pour conclure que le degré de vérité d'une théorie est en relation directe avec sa capacité d'apporter des réponses aux problèmes de la vie quotidienne. C'est donc son utilité en tant que moyen d'action au service des groupes sociaux organisés qui permet de valider une théorie de la société et du changement social. Et si cette théorie est validée par la praxis - c'est-à-dire par le comportement organisé et autonome des groupes sociaux - elle cesse d'être une "simple" théorie et devient elle-même une réalité sociale.

* * * * *

Donc ...

Dans le domaine des sciences humaines, l'on fait souvent une séparation entre plusieurs disciplines. C'est ainsi qu'on parle de sociologie, de pédagogie, de psychologie, etc. Nous reconnaissons bien ce qu'il y a de spécifique en chacune de ces disciplines et nous ne nions pas ces spécificités. Mais nous avons l'impression de nous situer ici à un point d'intersection entre la sociologie, comprise en tant qu'observation militante, et la pédagogie, comprise comme dynamisation culturelle.

Si l'observation militante contient une dimension d'éducation politique, il serait faux de concevoir un processus d'éducation politique qui fasse l'économie des apports scientifiques de la sociologie. La recherche à l'IDAC se situe donc à l'intersection de ces deux disciplines.

En jetant un regard critique sur ce qui existe, nous essayons de dépasser la logique des faits pour saisir ce qui n'existe pas encore, mais s'annonce déjà dans l'horizon du possible. Saisir le possible au sein du réel existant, rendre visible ce possible et l'actualiser, voilà la proposition de base de toute sociologie/pédagogie militante.

Rosisca DARCY DE OLIVEIRA

Miguel DARCY DE OLIVEIRA

Printemps 1975

N O T E S

- 1 - in GONZALES CASANOVA, "La Nouvelle Sociologie en Amérique latine", Anthropos, n. 6, octobre-décembre 1967, p. 39
- 2 - l'un des meilleurs exemples de l'utilisation d'une recherche sociologique à des fins nettement répressives est le Projet Camelot en Amérique latine. Voir à ce propos HOROWITZ, The Rise and Fall of Project Camelot. An Essay on the Relationships between Social Science and Social Policy, 1967.
- 3 - in STAVENHAGEN, "Comment Décoloniser les Sciences Sociales", publié dans le recueil de ses textes édité par Anthropos en 1972.
- 4 - Dans L'Homme Unidimensionnel, MARCUSE affirme que "aujourd'hui la domination se perpétue et s'étend non pas seulement grâce à la technologie mais en tant que technologie, et cette dernière fournit sa grande légitimation à un projet politique qui prend de l'extension et absorbe en lui toutes les sphères de la civilisation" (p. 181 ss.). L'autre ouvrage fondamental pour comprendre comment l'institutionnalisation du progrès scientifique et technique conduit à cette "rationalisation" croissante de la vie sociale est La Technique et la Science comme Idéologie, de J. HABERMAS, notamment pp. 3 à 74.
- 5 - Les textes qui développent la critique du positivisme étant nombreux, citons ici seulement l'étude de GOLDMANN, Philosophie et Sciences Humaines.
- 6 - Les racines de ce débat que nous esquissons ici se trouvent déjà dans les Thèses sur Feuerbach de MARX (une riche analyse de ce texte fondamental se trouve dans l'essai de GOLDMANN, L'Idéologie Allemande et les Thèses sur Feuerbach). Parmi les textes de l'Ecole de Francfort qui présentent les fondements de la "théorie critique de

la société", citons deux essais qui se rattachent directement à la problématique traitée ici. L'un de HORKHEIMER, "Théorie traditionnelle et Théorie critique"; l'autre de MARCUSE, "Note sur la Dialectique". Finalement, dans le contexte de la pensée sociologique française, le lecteur pourra se référer à deux ouvrages récents de DUVIGNAUD (Introduction à la Sociologie) et TOURAINE (Pour la Sociologie).

- 7 - Pour retracer les origines et fondements de l'observation militante en Amérique latine, voir l'article déjà mentionné de STAVENHAGEN ("Comment Décoloniser les Sciences Sociales") et l'ouvrage collectif publié par les chercheurs colombiens de la Rosca, sous l'animation de FALS BORDA et A. LIBREROS (Causa Popular, Ciencia Popular).
- 8 - MAO TSE-TUNG appelle "perception sensible" ce degré du processus de la connaissance où "les hommes ne voient que les côtés apparents des choses et des phénomènes, leurs aspects isolés et leur liaison externe" ("A Propos de la Pratique", Ecrits Choisis, Maspero, Vol. 1, p. 170 ss.).
- 9 - Ce mécanisme a fait l'objet de plusieurs études aujourd'hui classiques, dont on peut citer MEMMI (Portrait du Colonisé), FANON (Les Damnés de la Terre) et FREIRE (Pédagogie des Opprimés).
- 10 - à propos du groupe "Full Circle" qui, sous la coordination de Robert FOX, a mis sur pied cette expérience, voir Mary COLE, Summer in the City, New York, 1968.
- 11 - Ce décalage entre la réalité vécue et la perception qu'on peut en avoir nous fait toucher au problème extrêmement délicat de la "fausse conscience", depuis longtemps étudié par des auteurs marxistes tels LUKACS, GRAMSKI, GOLDMANN et SARTRE. Citons comme référence spécifique au moins l'étude de GOLDMANN, "Conscience réelle et Conscience possible, Conscience adéquate et fausse Conscience", Marxisme et Sciences humaines, Paris, Gallimard, 1970, pp. 121 - 129.

BIBLIOGRAPHIE DE BASE

- DUVIGNAUD, Jean Introduction à la Sociologie, Paris, Gallimard (Collection Idées), 1966
- FALS BORDA, Orlando Causa Popular, Ciencia Popular, Bogota, et LIBREROS, Augusto Publicaciones de la Rosca, 1972
- FREIRE, Paulo Pédagogie des Opprimés, Paris, Maspero, 1974
- GOLDMANN, Lucien Philosophie et Sciences Humaines, Paris, P.U.F., 1952; "Conscience réelle, conscience possible, conscience adéquate et fausse conscience", Marxisme et Sciences Humaines, Paris, Gallimard (Collection Idées), pp. 121 - 129; "L'Idéologie Allemande et les Thèses sur Feuerbach", Marxisme et Sciences Humaines, pp. 151 - 196
- GONZALEZ CASANOVA, Pablo "La Nouvelle Sociologie en Amérique latine", L'Homme et la Société, n. 6, oct.-déc. 1967, pp. 37 - 48
- HABERMAS, Jürgen La Technique et la Science comme Idéologie, Paris, Gallimard, 1973, notamment pp. 3 - 74
- HORKHEIMER, Max Théorie traditionnelle et Théorie critique, Paris, Gallimard, 1974, notamment pp. 15 - 90
- MARCUSE, Herbert L'Homme Unidimensionnel, Paris, Minuit, 1968; "Note sur la Dialectique", Raison

et Révolution, Paris, Minuit, 1968,
pp. 39 - 50

MAO TSE-TUNG

"A propos de la Pratique", Ecrits choisis,
Paris, Maspero, Vol. 1, pp. 167 - 186

MARX, Karl

"Thèses sur Feuerbach", Oeuvres Choisies,
Paris, Gallimard (Collection Idées), 1970,
pp. 159 - 164

STAVENHAGEN, Rodolfo

"Comment Décoloniser les Sciences So-
ciales", Sept Thèses Erronées sur
l'Amérique latine", Paris, Anthropos, 1972

TOURAINÉ, Alain

Pour la Sociologie, Paris, Seuil,
(Collection Points), 1974

L'Institut d'Action Culturelle de Genève (IDAC), dirigé par le Prof. Paulo FREIRE, a commencé au printemps 1973 la publication d'une série de documents (4 numéros par an), qui traitaient de la conscientisation comme instrument de libération dans le processus d'éducation, de développement et de changement social. L'équipe de l'IDAC voit la conscientisation comme le processus par lequel nous devenons conscients de notre réalité socio-culturelle, dépassons les aliénations et contraintes auxquelles nous sommes soumis et nous affirmons comme des sujets conscients et créateurs de notre propre devenir historique.

Les activités de l'Institut s'orientent autour de trois axes principaux, liés entre eux:

- Recherche et engagement dans des projets utilisant la conscientisation comme instrument de changement social. Quatre thématiques font actuellement l'objet d'étude et d'action spécifique:

- * l'Aide au "Tiers-Monde" et l'éducation pour le développement;

- * le contenu et les méthodes d'une pédagogie politique;

- * la libération de la femme;

- * les nouvelles formes d'ac-

tion politique dans les sociétés hautement industrialisées;

- séminaires et groupes de travail, conçus comme un contexte de réflexion critique sur les questions posées par la pratique des participants avec pour but leur retour à la pratique;

- publication de documents.

Documents déjà parus:

No. 1 - Conscientisation et révolution - une conversation avec Paulo FREIRE (printemps 1973 - épuisé)

No. 2 - "Aide" au Tiers-Monde - le développement impossible (printemps 1973)

No. 3 - La libération de la femme: changer le monde, réinventer la vie (été 1973)

No. 4 - Education politique - une expérience au Pérou (automne 1973)

No. 5/- Révolte dans la société répressive: l'élargissement du champ politique aux USA (printemps 1974)

No. 7 - Dessins d'humour comme instrument d'éducation politique (décembre 1974)

No. 8 - FREIRE/ILLICH, Pédagogie des Opprimés, Oppression de la Pédagogie (hiver 1974).

L'IDAC est un collectif de travail à but non-lucratif dont le budget provient de ses séminaires, de ses publications et des contributions volontaires d'individus ou d'organisations. Les abonnements aux documents sont une forme de soutien au travail de l'équipe.

Une publication de l'IDAC

INSTITUT D'ACTION CULTURELLE

27, chemin des Crêts
1218 Grand-Saconnex
Genève, Suisse

Tél.: (022) 33 57 42

Rédacteurs responsables :

Pierre DOMINICE
Michel GIRARDIN
Eric LOUIS

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

SI VOUS DESIREZ VOUS ABONNER,
RENNVOYER CE COUPON A :

INSTITUT D'ACTION CULTURELLE

27, chemin des Crêts
1218 Grand-Saconnex
Genève, Suisse

Tél.: (022) 33 57 42

Je désire souscrire à un abonnement d'un an aux DOCUMENTS IDAC

(4 numéros par année) Fr.s. 15.--

Nom: _____

Adresse: _____

N.B. Vous recevrez tout document en français, à moins que vous ne demandiez la version en langue anglaise.